

que j'ai dirigées, *Les Ecrits pour l'Art et La Phalange*, où prirent naissance à peu près tous les nouveaux foyers. Aujourd'hui même, où je n'ai plus de revue, nombreux sont les jeunes poètes qui acceptent mon esthétique : je nommerai entre autres Tillac et Mora.

L'azur qui joue un tel rôle dans mes vers n'est pas qu'un emblème, puisque mon ciel natal est le plus beau de la Provence. C'est lui qui engendra ce lyrisme brûlant, par lequel j'ai rompu avec des symboles glacés pour devenir moi-même un chaînon. L'influence dont je suis le plus sûr, je l'ai exercée sur moi-même : je me suis orienté de plus en plus vers l'expression pure, croyant que la poésie est en elle-même une vérité.

La tradition que j'ai fait revivre c'est celle de Baudelaire et de Mallarmé : elle s'est épanouie, pour ne parler que de morts, en poètes de la valeur de John-Antoine Nau chez qui le symbole est proprement couleur et rythme, de Guillaume Apollinaire en qui refleurit d'ailleurs, comme en nous mêmes, toute notre tradition antérieure. C'est ce que j'indique dans un livre sous presse, intitulé précisément *Le Symbolisme Verbal*, et où j'établis, en étudiant Benserade et Racine à côté de Baudelaire et de Nau, que le génie français n'est pas celui de la clarté, mais de la profondeur. Notre poésie pure est un mysticisme de la nature et de l'âme ; notre race est essentiellement religieuse et la poésie est pour nous le don d'un véritable état de grâce et comme une révélation naturelle.

Croyez, mon cher Alfred Vallette, à mon amitié sincère et fidèle.

JEAN ROYÈRE.

§

**Sur Albéric Magnard.**

Paris, le 31 janvier 1923.

Monsieur le Directeur,

En réponse à l'article de M. Jean Marnold, paru dans le *Mercure de France* du 15 janvier, article contenant des imputations calomnieuses contre Albéric Magnard, je tiens à préciser :

1° Que mon mari a fait tout ce qu'il a pu pour reprendre son rang dans l'armée (il était sous-lieutenant) et devait attendre ;

2° Albéric Magnard fut surpris dans sa maison par les Allemands et n'a, par conséquent, pas prémédité le drame qui a terminé sa vie ;

3° L'orchestration de son opéra *Guerccœur* et plusieurs manuscrits ont disparu emportés ou brûlés par les Allemands ; Albéric Magnard n'avait donc pas pris soin de mettre ses œuvres à l'abri, comme l'insinue mensongèrement M. Marnold.

Je vous prie de bien vouloir insérer cette lettre dans le prochain numéro de votre Revue.

Agrérez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

J. ALBÉRIC-MAGNARD.